

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XLVI. Nouvelle-Calédonie. - Histoire. - Habitans. - Productions.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

CHAPITRE XLVI.

NOUVELLE-CALÉDONIE. — HISTOIRE. — HABITANS.
— PRODUCTIONS.

Ce fut Cook qui le premier, le 4 septembre 1774, aperçut cette grande île à la hauteur du havre de Balade, sur lequel il passa huit jours. Les relations qu'il eut avec les naturels, durant le cours de cette relâche, furent de la nature la plus amicale ; d'où il résulte que Cook et Forster tracèrent de ces tribus le portrait le plus flatteur. Ni l'un ni l'autre ne soupçonnèrent qu'ils étaient anthropophages, et Forster, au contraire, vante à diverses reprises leur confiance et leur douceur. Voici quelques-unes des observations du savant naturaliste.

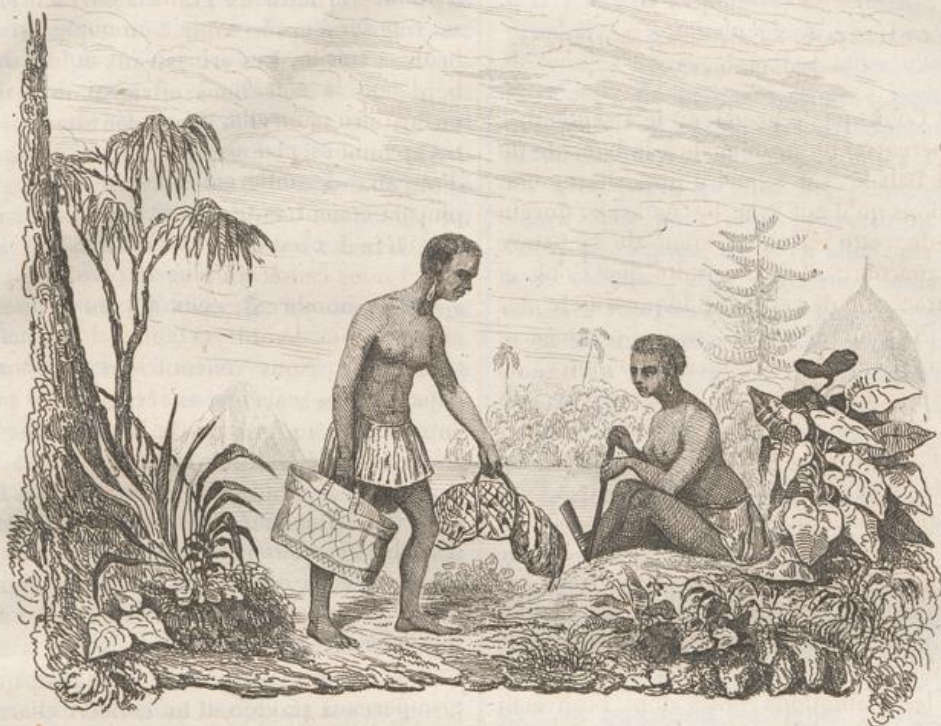
« Après avoir mis pied à terre, dit-il, à l'endroit où nous débarquâmes la veille, nous longeâmes la grève qui était sablonneuse et bornée par un fourré d'arbrisseaux sauvages. Nous atteignîmes bientôt une cabane d'où les plantations se prolongeaient derrière la grève et le bois ; nous parcourûmes ensuite un canal qui arrosait les plantations, mais dont l'eau était très-saumâtre. Au-delà, nous gravîmes une colline qui était près de nous et où le pays paraissait changé. La plaine était revêtue d'une couche légère de sol végétal, sur lequel on avait répandu des coquilles et des coraux brisés, pour le marnier, parce qu'il était très-sec. L'éminence, au contraire, était un rocher composé de gros morceaux de quartz ou de mica. Il y croissait des herbes sèches d'environ deux ou trois pieds de haut ; mais elles étaient très-clairsemées dans la plupart des endroits, et à quinze ou vingt verges les unes des autres. Nous vîmes de grands arbres noirs à la racine, qui avaient une écorce parfaitement blanche, et des feuilles longues et étroites comme nos saules. Ils étaient de l'espèce que Linné appelle *melaleuca leucadendra*, et Rumphius, *arbor alba*. Ce dernier écrivain dit que les habitans des Moluques tirent l'huile de cajeput des feuilles qui sont extrêmement odorantes. Il n'y avait pas le moindre arbrisseau sur cette colline, et la vue se portait fort loin sans être interceptée par les bois. Nous distinguâmes de là une ligne d'arbres et d'arbustes touffus qui se prolongeaient du bord de la mer vers les montagnes.

» Nous gagnâmes bientôt le ruisseau, où l'on remplit nos futailles. Les bords étaient garnis de mangliers, au-delà desquels un petit nombre d'autres plantes et arbres occupaient un espace de quinze ou vingt pieds, revêtu d'une cou-

che de terreau végétal chargé d'humidité, et d'un lit verdâtre de graminées où l'œil aimait à se reposer, après avoir contemplé un canton brûlé et stérile. Les arbrisseaux et les arbres qui bordaient la côte nous offraient des richesses en histoire naturelle. Nous trouvâmes des plantes inconnues, et nous y vîmes une grande variété d'oiseaux de différentes classes, qui pour la plupart étaient entièrement nouveaux ; mais le caractère des naturels et leur conduite à notre égard nous causèrent plus de plaisir que tout le reste. Le nombre de ceux que nous aperçûmes était peu considérable, et leurs habitations étaient très-éparses. Nous rencontrions communément deux ou trois maisons, situées les unes près des autres, sous un groupe de figuiers élevés dont les branches étaient si bien entrelacées, que le firmament se montrait à peine à travers le feuillage ; une fraîcheur agréable entourait toujours les cabanes. Cette charmante position leur procurait un autre avantage ; car des milliers d'oiseaux voltigeaient continuellement au sommet des arbres, où ils se mettaient à l'abri des rayons brûlans du soleil. Le ramage de quelques grimpeurs produisait un concert charmant et causait un vif plaisir à tous ceux qui aiment cette musique simple. Les habitans eux-mêmes s'asseyaient au pied de ces arbres qui ont cette qualité remarquable : de la partie supérieure de la tige, ils poussent de larges racines aussi rondes que si elles étaient faites au tour ; elles s'enfoncent en terre à dix, quinze ou vingt pieds de l'arbre, après avoir formé une ligne droite très-exacte, extrêmement élastique, et aussi tendue que la corde d'un arc au moment que le trait va partir. Il paraît que c'est de la substance de ces arbres qu'ils font les petits morceaux d'étoffes qui leur servent de pagnes.

» Ils nous apprirent quelques mots de leur langue qui n'avait aucun rapport avec celle des autres îles. Leur caractère était doux et pacifique, mais très-indolent ; ils nous accompagnaient rarement dans nos courses. Si nous passions près de leurs huttes et si nous leur parlions, ils répondaient ; mais si nous continuions notre route sans leur adresser la parole, ils ne faisaient pas attention à nous. Les femmes étaient cependant un peu plus curieuses et elles se cachaient dans des buissons écartés pour nous observer ; mais elles ne consentaient à venir près de nous qu'en présence des hommes.

» Ils ne parurent ni fâchés, ni effrayés de ce que nous tuions des oiseaux à coups de fusil ; au contraire, quand nous approchions de leurs



3. Femmes de la Nouvelle-Calédonie.



4. Habitations de la Nouvelle-Calédonie.

The first part of the history of the United States of America is the period of discovery and settlement. It begins with the arrival of Christopher Columbus in 1492, and continues through the early years of the colonial period. The second part of the history is the period of the American Revolution, which began in 1775 and ended in 1783. The third part of the history is the period of the early republic, which began in 1787 and ended in 1800. The fourth part of the history is the period of the westward expansion, which began in 1800 and ended in 1845. The fifth part of the history is the period of the Civil War, which began in 1861 and ended in 1865. The sixth part of the history is the period of Reconstruction, which began in 1865 and ended in 1877. The seventh part of the history is the period of the Gilded Age, which began in 1877 and ended in 1900. The eighth part of the history is the period of the Progressive Era, which began in 1900 and ended in 1917. The ninth part of the history is the period of World War I, which began in 1917 and ended in 1918. The tenth part of the history is the period of the interwar years, which began in 1918 and ended in 1933. The eleventh part of the history is the period of the Great Depression, which began in 1933 and ended in 1945. The twelfth part of the history is the period of World War II, which began in 1945 and ended in 1945. The thirteenth part of the history is the period of the Cold War, which began in 1945 and ended in 1991. The fourteenth part of the history is the period of the post-Cold War era, which began in 1991 and continues to the present day.



The first part of the history of the United States of America is the period of discovery and settlement. It begins with the arrival of Christopher Columbus in 1492, and continues through the early years of the colonial period. The second part of the history is the period of the American Revolution, which began in 1775 and ended in 1783. The third part of the history is the period of the early republic, which began in 1787 and ended in 1800. The fourth part of the history is the period of the westward expansion, which began in 1800 and ended in 1845. The fifth part of the history is the period of the Civil War, which began in 1861 and ended in 1865. The sixth part of the history is the period of Reconstruction, which began in 1865 and ended in 1877. The seventh part of the history is the period of the Gilded Age, which began in 1877 and ended in 1900. The eighth part of the history is the period of the Progressive Era, which began in 1900 and ended in 1917. The ninth part of the history is the period of World War I, which began in 1917 and ended in 1918. The tenth part of the history is the period of the interwar years, which began in 1918 and ended in 1933. The eleventh part of the history is the period of the Great Depression, which began in 1933 and ended in 1945. The twelfth part of the history is the period of World War II, which began in 1945 and ended in 1945. The thirteenth part of the history is the period of the Cold War, which began in 1945 and ended in 1991. The fourteenth part of the history is the period of the post-Cold War era, which began in 1991 and continues to the present day.



The first part of the history of the United States of America is the period of discovery and settlement. It begins with the arrival of Christopher Columbus in 1492, and continues through the early years of the colonial period. The second part of the history is the period of the American Revolution, which began in 1775 and ended in 1783. The third part of the history is the period of the early republic, which began in 1787 and ended in 1800. The fourth part of the history is the period of the westward expansion, which began in 1800 and ended in 1845. The fifth part of the history is the period of the Civil War, which began in 1861 and ended in 1865. The sixth part of the history is the period of Reconstruction, which began in 1865 and ended in 1877. The seventh part of the history is the period of the Gilded Age, which began in 1877 and ended in 1900. The eighth part of the history is the period of the Progressive Era, which began in 1900 and ended in 1917. The ninth part of the history is the period of World War I, which began in 1917 and ended in 1918. The tenth part of the history is the period of the interwar years, which began in 1918 and ended in 1933. The eleventh part of the history is the period of the Great Depression, which began in 1933 and ended in 1945. The twelfth part of the history is the period of World War II, which began in 1945 and ended in 1945. The thirteenth part of the history is the period of the Cold War, which began in 1945 and ended in 1991. The fourteenth part of the history is the period of the post-Cold War era, which began in 1991 and continues to the present day.

maisons, les jeunes gens ne manquaient pas de nous en montrer pour avoir le plaisir de les voir tirer. Il sembla qu'ils étaient peu occupés dans cette saison de l'année; ils avaient préparé la terre et planté des racines et des bananes dont ils attendaient la récolte l'été suivant. C'est peut-être pour cela qu'ils étaient moins en état que dans un autre temps de vendre leurs provisions; car, d'ailleurs, nous avions lieu de croire qu'ils connaissent ces principes d'hospitalité qui rendent les insulaires de la mer du Sud si intéressants pour les navigateurs. »

Un autre jour, Forster fit les observations suivantes :

« En descendant à terre, nous trouvâmes sur la grève une grande masse irrégulière de rocher de dix pieds cubes, d'une pierre de corne d'un grain ferme, étincelant partout de grenats un peu plus gros que des têtes d'épingles. Cette découverte nous persuada davantage qu'il y a des minéraux précieux sur cette île qui, dans la partie que nous avons déjà reconnue, différerait de toutes celles que nous avons examinées, en ce qu'elle n'avait point de productions volcaniques. Après nous être enfoncés dans les bois très-épais qui bordaient la côte de toutes parts, nous y rencontrâmes de jeunes arbres à pain, qui n'étaient pas encore assez gros pour porter du fruit; mais ils semblaient être venus sans culture, et ce sont peut-être les arbres indigènes sauvages de la contrée..... Je me séparai de mes compagnons; je parvins à un chemin de sable creux, rempli, des deux côtés, de liserons et d'arbrisseaux odorans, et qui paraissait avoir été le lit d'un torrent ou d'un ruisseau; il me conduisit à un groupe de deux ou trois huttes, environnées de cocotiers. A l'entrée de l'une d'elles, j'observai un homme assis, tenant sur son sein une petite fille de huit ou dix ans, dont il examinait la tête. Il fut d'abord surpris de me voir; mais reprenant bientôt sa tranquillité, il continua d'abord son opération; il avait à la main un morceau de quartz transparent, et comme l'un des bords du quartz était tranchant, il s'en servait, au lieu de ciseaux, pour couper les cheveux de la petite fille. Je leur donnai, à tous les deux, des grains de verre noir, dont ils semblèrent fort contents. Je me rendis alors aux autres cabanes, et j'en trouvai deux placées si près l'une de l'autre, qu'elles enfermaient un espace d'environ dix pieds en carré, entouré en partie de haies. Trois femmes, l'une d'un âge moyen, la seconde et la troisième un peu plus jeunes, allumaient du feu sous un de ces grands pots de terre dont il a été question plus

haut; dès qu'elles m'aperçurent, elles me firent signe de m'éloigner; mais voulant connaître leur manière d'apprêter les alimens, je m'approchai. Le pot était rempli d'herbes sèches et de feuilles vertes, dans lesquelles elles avaient enveloppé de petites ignames; peut-être que quelquefois on les cuit sous un monceau de terre, parmi des pierres chaudes, comme à Taïti. Ce fut avec peine qu'elles me permirent d'examiner leur pot; elles m'avertirent de nouveau, par signes, de m'en aller, et, montrant leurs cabanes, elles remuèrent leurs doigts à diverses reprises sous leur gosier; je jugeai que si on les surprenait ainsi seules dans la compagnie d'un étranger, on les étranglerait ou on les tuerait. Je les quittai donc et je jetai un coup-d'œil furtif dans ces cabanes qui étaient entièrement vides. En regagnant le bois, je rencontrai le docteur Sparman, et nous retournâmes vers les femmes, afin de les revoir et de me convaincre si j'avais bien interprété leurs signes. Elles étaient toujours au même endroit; nous leur offrîmes tout de suite des grains de rassade qu'elles acceptèrent avec de grands témoignages de joie; mais elles réitérèrent cependant les signes qu'elles avaient faits pendant que j'étais seul; elles semblèrent même y joindre les prières et les supplications, et, afin de les contenter, nous nous éloignâmes à l'instant. Quelque temps après, nous rejoignîmes le reste de nos compagnons, et, comme nous avions soif, je demandai de l'eau à l'homme qui coupait les cheveux de la petite fille; il me montra un arbre auquel pendaient une douzaine de coques de noix de cocos, remplies d'eau douce, qui nous parut un peu rare dans ce pays; nous retournâmes à l'aiguade par terre et en chaloupe, et, chemin faisant, je tuai plusieurs des oiseaux curieux dont l'île est remplie, entre autres une espèce de corneille commune en Europe. Il y avait à l'aiguade un nombre considérable de naturels; quelques-uns, pour un petit morceau d'étoffe de Taïti, nous portèrent, en sortant de la chaloupé ou en y entrant, l'espace de quarante verges, parce que l'eau était trop basse pour que les bateaux vussent jusque sur le rivage; nous y aperçûmes des femmes qui, sans craindre les hommes, se mettaient au milieu de la foule et s'amusaient à répondre aux caresses et aux avances des matelots. Elles les invitaient à venir derrière les buissons; mais dès que ceux-ci les suivaient, elles s'enfuyaient avec tant de rapidité qu'on ne pouvait les attraper. Elles prenaient ainsi plaisir à déconcerter leurs ado-

rateurs, et elles riaient de bon cœur toutes les fois qu'elles jouaient ce rôle. »

Un jour Cook envoya une embarcation à l'île Balabea, distante de quatre ou cinq lieues du mouillage. Le chef de Balabea, nommé Tea-Baï, et tous les habitans se réunirent sur la grève pour recevoir les Anglais. Les rapports furent d'une nature bienveillante. Pour se garantir de toute surprise, les officiers de l'embarcation tracèrent une ligne de démarcation sur le sable, et enjoignirent aux naturels de ne point dépasser cette barrière. Les sauvages se conformèrent à cette défense; mais l'un d'eux en fit bientôt la parodie : il avait quelques noix de cocos qu'un marin voulait acheter et qu'il ne jugea pas à propos de vendre. Il se retira, et, voyant que l'acheteur le suivait, il traça un cercle autour de lui sur le sable, et fit signe à l'Européen de ne point passer outre.

L'aspect général de Balabea ressemblait à celui du pays aux environs du mouillage; mais le sol était plus fertile et mieux cultivé; il était surtout couvert d'un plus grand nombre de cocotiers. Les habitans étaient aussi de la même race; leur caractère était doux et bienveillant, et ils échangeaient volontiers leurs armes contre de petits objets en fer ou des étoffes de Taïti.

Le soir, le détachement anglais se retira sous des buissons pour y souper avec le poisson qu'on avait acheté. Quelques naturels restèrent auprès de l'officier qui commandait la petite troupe; ils lui parlèrent d'une grande terre qu'ils disaient située au nord et qu'ils appelaient *Mingha*. Les habitans étaient leurs ennemis; adonnés à la guerre, ils faisaient souvent des descentes sur la Nouvelle-Calédonie, et un sauvage indiqua même un *tumulus* où était enterré un chef tué par des guerriers de *Mingha*. Cependant, les matelots se mirent à prendre leur repas, et comme l'un d'eux rongea un os de bœuf salé, les sauvages tranquilles jusque-là se mirent à converser entre eux avec inquiétude; ils regardèrent les Anglais d'un air surpris et indigné et finirent par s'en aller tous, en témoignant par signes qu'ils les soupçonnaient de manger de la chair humaine. En vain essayait-on de les détromper; ils ne voulurent rien entendre. Il eût été d'ailleurs fort difficile d'en venir à bout, car ils n'avaient jamais vu de quadrupèdes, même en vie.

Après avoir quitté le havre de Balade, Cook suivit toute la côte N. E. de la Nouvelle-Calédonie, mais en s'en tenant toujours à une grande distance. Le 23, il atteignit la pointe S. E., formée par un promontoire fort élevé; puis il aperçut une île haute et assez grande, sur

laquelle il remarqua des objets qui ressemblaient à des colonnes, quelquefois isolées, plus souvent réunies par groupes. Mais, quand on eut mis pied à terre, on reconnut que c'était une espèce de pin, propre à fournir des bois de mûture. Les branches croissaient autour de la tige, en formant de petites touffes; elles surpassaient rarement la longueur de dix pieds et étaient comparativement fort minces. C'était là ce qui donnait à ces arbres une forme si extraordinaire. Cook en fit couper plusieurs pour les besoins de son navire; puis il quitta définitivement ces terres, en laissant à cette dernière le nom d'*île des Pins* (PL. LII — 3).

En 1792, d'Entrecasteaux compléta la reconnaissance du capitaine anglais. Il la commença près de l'île des Pins, prolongea les brisans qui bordent dans toute son étendue la côte du S. O. et constata que cette redoutable barrière s'étendait encore à près de 170 milles au N. O. de la partie septentrionale de la Nouvelle-Calédonie. Ce travail dangereux fit beaucoup d'honneur au navigateur français, d'autant plus qu'aucun épisode brillant, aucune observation curieuse ne pouvaient s'y rattacher. L'année suivante, il alla mouiller au havre de Balade, où il passa trois semaines. Ce fut dans cette relâche que mourut le capitaine Huon de Kermadec, dont le corps, à l'insu des sauvages, fut inhumé sur la petite île de Poudioua.

Dans leurs relations journalières, les naturels se montrèrent voleurs, cupides, audacieux et entreprenans. A diverses reprises, ils insultèrent les Français qui se virent obligés d'avoir recours aux armes à feu. En outre, on put constater par diverses épreuves qu'ils étaient cannibales. Aussi le tableau que les Français tracèrent de ces peuples diffère-t-il entièrement des descriptions laissées par Cook et Forster. Pour expliquer des récits aussi contradictoires, on serait vraiment tenté de penser que ces *Minghas*, que les naturels de Balabea avaient indiqués comme des anthropophages, auraient fait, peu de temps après le passage de Cook, la conquête de la partie septentrionale de la Nouvelle-Calédonie, et auraient chassé et exterminé ses paisibles habitans. Ce qui semblerait donner encore quelque crédit à cette hypothèse, ce sont les traces récentes de pillage, de ruines et d'incendie, que Labillardière observa sur toute la surface du sol dans le cours de ses nombreuses excursions.

En quittant le havre Balade, d'Entrecasteaux gouverna au S., et reconnut la bande orientale des brisans dont il avait exploré le bord occi-

dental l'année précédente ; puis il quitta cet archipel.

Depuis Cook et d'Entrecasteaux, nulle reconnaissance authentique ne semble avoir été faite sur la Nouvelle-Calédonie. On sait seulement qu'en 1793 le capitaine Kent du *Buffalo* découvrit, à travers les brisans de la partie S. O., un excellent hâvre dans lequel il séjourna six semaines, et qu'il nomma *Port Saint-Vincent*. Il y fut abondamment pourvu, par les insulaires, de cannes à sucre, d'ignames et de poissons qu'ils échangeaient contre tout ce qu'on voulait leur donner. Le drap commun paraissait leur plaire par-dessus toute autre chose : le fer leur était inconnu ; aussi n'en faisaient-ils aucun cas.

Quelques géographes avaient exprimé le doute que les immenses brisans qui accompagnent cette terre dans le nord se terminassent effectivement au point où d'Entrecasteaux les quitta. Le capitaine d'Urville, en 1827, résolut cette question ; il constata qu'au lieu de se prolonger au N., les brisans forment au contraire, sur ce point, un petit arc concave, où l'*Astrolabe*, entraînée par des courans violens, faillit trouver sa perte.

En se résumant sur la Nouvelle-Calédonie, il faut dire qu'elle forme une île de deux cents milles environ de longueur du S. E. au N. O., sur une largeur presque uniforme de vingt-cinq à trente milles, de manière à figurer sur la carte un long boyau, ou bien une sorte d'holothurie. Une chaîne de montagnes fort élevées la traverse dans toute sa longueur. Dans toute la partie du vent ou du N. E., ses brisans s'étendent, en général, peu loin de la côte ; mais, sur toute la bande du vent, ils forment une barrière continue, souvent éloignée de huit ou dix milles du rivage. Ces brisans s'étendent jusqu'à trente milles au large de la pointe méridionale, et, dans la partie septentrionale, ils forment une sorte de prolongement d'environ cent soixante milles de longueur, sur lequel sont disséminées quelques petites îles basses et peuplées, que Cook et d'Entrecasteaux nommèrent *Balabea*, *Moulin*, *Reconnaissance*, *Surprise* et *Huon*. Les plus grandes n'ont guère plus de six milles d'étendue ; mais à trente milles au S. E. de la pointe S., gît l'île des Pins, terre haute, bien peuplée et boisée, ayant au moins trente milles de circuit. L'île de la Nouvelle-Calédonie proprement dite s'étend du 20° 10' au 22° 30' lat. S. et du 161° 39' au 164° 32' E. ; mais si l'on entend parler de l'archipel entier avec tous ses brisans, ses limites seront en latitude 17° 53' et

T. II.

23° 4' S. ; en long. 160° 17', et 165° 6' long. E.

Suivant Cook, les habitans de la Nouvelle-Calédonie se rapprochent beaucoup des insulaires de Tanna, dont il a été question : seulement, le navigateur anglais trouve aux premiers des traits plus réguliers, un air plus agréable. Du reste, ils ont les lèvres épaisses, le nez aplati, le teint très-foncé, et qui le devient davantage encore par une teinture d'un noir luisant dont ils se frottent le visage. Leurs cheveux bouclés et frisés sont noirs ainsi que leur barbe. Les uns laissent croître leur chevelure, pour la rattacher au sommet de la tête ; d'autres n'en laissent croître qu'une touffe de chaque côté, qu'ils nouent avec beaucoup de soin. Quelques-uns enfin, comme les femmes, les portent coupés court. Ces naturels sont, en général, d'une taille médiocre et d'une petite corpulence. Cook et Labillardière en ont pourtant vu qui avaient presque six pieds de haut ; mais c'était des exceptions (Pl. LII—2).

L'unique vêtement des hommes est un pagne en écorces d'arbres ou en feuilles, et ils emploient à cet usage les morceaux d'étoffe et de papier que leur donnent les Européens. Ils ont aussi des nattes grossières, mais qu'ils ne semblent pas employer comme vêtemens. Quelques chefs portent de grands bonnets noirs, à forme cylindrique, sans fond. Les femmes sont couvertes d'une sorte de jupe courte en fibres de bananier, attachée par un cordon autour des reins. Les filamens extérieurs de cette jupe sont teints en noir, et garnis de nacre de perle sur le côté droit (Pl. LIII—3.)

Comme ornemens, les deux sexes portent des pendans d'oreilles en écaille de tortue, et des bracelets en pierres ou en coquillages. Certaines parties de leur corps sont tatouées ; mais les piqures n'en sont point noires. Pour se gratter et se peigner les cheveux, les hommes ont habituellement des peignes fabriqués avec de petits bâtons fort menus et ajoutés parallèlement les uns aux autres, comme les peignes des Papous. Ils ont ordinairement des ulcères aux pieds et aux jambes, et Labillardière en vit un grand nombre horriblement maltraités par l'éléphantiasis.

Leurs armes sont des casse-têtes, des lances, des dards et des frondes. Les casse-têtes, généralement de deux pieds de long, affectent diverses formes : les uns sont en faux, les autres en forme de hache ordinaire ; ceux-ci sont un battoir arrondi ; ceux-là se terminent par une sorte de bec. Tous sont proprement travaillés, souvent même ornés de ciselures, comme leurs lances et leurs javelots. Les frondes sont de la

forme la plus simple; ils se donnent la peine d'arrondir leurs pierres en forme d'œuf, ce qui leur donne une plus grande vitesse, et rend leurs blessures plus dangereuses. Pour imprimer le mouvement de projection à leurs lances, ils ont, comme à Tanna, un bout de corde, muni d'une gance à un bout pour placer le doigt, et à l'autre, d'un bourrelet pour retenir la lance. Pour la pêche, ils emploient le harpon et quelquefois les filets. Labillardière donne la figure d'un guerrier prêt à envoyer sa lance avec le cordon dont nous venons de parler, et tenant de la main gauche un casse-tête terminé par une étoile à cinq rayons (Pl. LIII—1). Ils ont des nattes de toutes les formes, et l'instrument qu'ils nomment *nbouat* paraît leur tenir lieu de couteau (Pl. LIII—2).

Comme on l'a déjà dit, leurs habitations ressemblent à des ruches d'abeilles surmontées par le poteau central, orné de bas-reliefs ou de coquillages. A l'intérieur, quelques poteaux debout soutiennent de petites plate-formes, où les naturels posent leurs provisions ou d'autres objets. Sur le plancher, sont des nattes ou simplement de l'herbe sèche, qui servent de siège le jour, et de lit la nuit. Plusieurs cases ont deux foyers, dont l'un est presque toujours allumé. Cette chaleur constante et une fumée qui ne peut s'échapper que par la porte rendent ces habitations presque inaccessibles aux Européens. Cook supposa que les naturels ne se résignaient à subir une pareille atmosphère, que pour chasser les moustiques, qui sont fort importuns dans le pays.

Une grande jarre en terre est à peu près l'unique ustensile des naturels. Chaque case en possède une au moins; quelques-unes en ont plusieurs. C'est dans ces jarres qu'ils cuisent leurs aliments. Le foyer de la cuisine est en plein air, hors de l'habitation; il est pourvu de cinq pierres pointues, disposées en carré: quatre aux angles et la cinquième au centre. Elles sont toutes de six pouces à peu près, et servent de trépied pour les jarres qu'on y place, en ayant soin de les incliner sur le côté.

La nourriture des naturels se compose principalement de poissons, coquillages, racines, fruits, et de certaines parties de végétaux. Labillardière constata qu'ils mangeaient de la chair humaine et de gros morceaux de stéatite verdâtre. La première de ces deux ressources ne pouvait être qu'éventuelle; la seconde n'était guère substantielle; elle trompait la faim sans donner de forces. Les araignées que mangeaient quelques naturels n'étaient pas non plus

un aliment bien nutritif. Sans doute, ces sauvages n'avaient recours à ces tristes mets, que parce qu'ils n'en trouvaient pas d'autres. En effet, cette île, différant de toutes les îles équatoriales dont la végétation est si riche et si féconde, n'a, comme nous l'avons déjà dit, qu'une végétation pauvre et maigre.

Forster estime à cinquante mille âmes la population totale de la Nouvelle-Calédonie, et si toutes ses parties ressemblent aux environs du hâvre Balade, ce chiffre est plutôt au dessus qu'au-dessous de la vérité. Voici ce que dit Forster des naturels et de leur manière d'être :

« Ils n'ont point encore atteint ce degré où l'esprit est assez perfectionné pour ne point mépriser le sexe. Leur caractère trop grave ne peut être captivé par les caresses d'une femme ni apprécier les jouissances domestiques; ils sont quelquefois obligés de travailler beaucoup pour pourvoir à leur subsistance, mais ils passent dans le repos leurs heures de loisir; ils ne se livrent jamais à ces petites récréations qui contribuent tant au bien-être des hommes, et qui répandent la gaieté et la vivacité sur les îles de la Société et des Amis. Excepté le sifflet dont il a été question plus haut, nous n'avons remarqué aucun instrument de musique à la Nouvelle-Calédonie; nous ne savons pas non plus s'ils ont des danses et des chansons; mais nous avons lieu de supposer qu'ils ne rient presque jamais; ils parlent aussi très-peu, et peu d'individus prenaient plaisir à converser avec nous. Leur langue paraît informe, et leur prononciation est si confuse que les vocabulaires faits par diverses personnes de l'équipage différaient beaucoup entre eux; quoiqu'ils aient peu de consonnes dures, ils reviennent souvent aux gutturales et ils ont quelquefois un son nasal ou *rhinismus* qui embarrassait communément les personnes qui ne connaissaient d'autre langue que l'anglais. L'éloignement de leurs plantations prévient peut-être cette communication familière qui introduirait peu à peu le besoin de la société. Comme leur pays n'est pas susceptible d'une grande culture, le meilleur moyen de hâter leur civilisation serait d'y transporter les quadrupèdes que peut nourrir l'île, par exemple des cochons et des chèvres; les chèvres réussiraient très-bien dans cette contrée sèche.

» La simplicité des insulaires doit régner aussi dans le gouvernement: Tea-Bouma, chef du district opposé à notre mouillage, vivait comme le reste de ses compatriotes: ils ne lui donnaient aucune marque extérieure de déférence, et la seule chose qui annonçât quelques égards de

The first part of the paper is devoted to a general
 consideration of the subject, and to a statement of the
 objects of the present investigation. It is shown that
 the theory of the subject is not yet complete, and
 that there are many points which require further
 investigation. The author then proceeds to a
 detailed examination of the subject, and to a
 statement of the results of his researches. It is
 shown that the theory of the subject is not yet
 complete, and that there are many points which
 require further investigation. The author then
 proceeds to a detailed examination of the subject,
 and to a statement of the results of his
 researches. It is shown that the theory of the
 subject is not yet complete, and that there are
 many points which require further investigation.

The second part of the paper is devoted to a
 detailed examination of the subject, and to a
 statement of the results of his researches. It is
 shown that the theory of the subject is not yet
 complete, and that there are many points which
 require further investigation. The author then
 proceeds to a detailed examination of the subject,
 and to a statement of the results of his
 researches. It is shown that the theory of the
 subject is not yet complete, and that there are
 many points which require further investigation.



Village de Botoma.



Naturels de Botoma.

leur part, c'est qu'ils lui remirent les présens que leur fit M. Pickeregill à la première entrevue. Les cantons voisins sur lesquels ne s'étendait pas l'autorité de Tea-Bouma ont probablement leurs chefs particuliers, ou peut-être que chaque famille est gouvernée par le père.

» Nous n'avons rien remarqué qui semblât avoir un rapport même éloigné à la religion, et nous n'avons observé aucune coutume qui eût la moindre apparence de superstition. Leurs idées sur ces matières sont vraisemblablement aussi simples que le reste de leur caractère. On a dit un mot plus haut de leurs cimetières : sans doute quelques cérémonies accompagnent leurs funérailles, mais nous ne les connaissons pas.

» On ne sait pas si les insulaires vivent longtemps, ni quelles maladies sont les plus funestes sur cette île. Nous n'y avons remarqué que l'éléphantiasis, qu'on y dit être fort commune ; mais je ne l'ai jamais vue être assez dangereuse pour que le malade risquât de perdre la vie. Les cheveux blancs et les rides des naturels annonçaient une grande vieillesse ; mais, en supposant qu'ils se donnent la peine de compter leurs années, il eût été difficile de causer avec eux sur une idée aussi abstraite que leur âge. Nous n'avons jamais pu nous faire comprendre des Taïtiens, lorsque nous leur avons proposé de pareilles questions, quoique notre connaissance de leur langue fût très-étendue, comparée au petit nombre de mots que nous avions rassemblés à la hâte à la Nouvelle-Calédonie. »

Dans cet archipel, les femmes ont paru, aux navigateurs, plus chastes et plus réservées que celles des autres îles océaniques. Forster et Labillardière n'ont pas eu connaissance qu'elles se soient livrées à aucun Européen ; et, sous ce rapport, on ne peut les comparer à celles de Tanna. Ce fait particulier confirme l'observation générale de M. d'Urville, que les hommes de la race mélanésienne sont beaucoup plus jaloux de leurs femmes que ceux de la couleur jaune.

Leurs pirogues, d'une construction lourde et grossière, n'ont aucune élégance dans la forme ; étant écartées aux deux extrémités, elles présentent l'aspect d'une longue auge. Il y en a de doubles, formées avec deux pirogues assujetties parallèlement l'une à l'autre par des traverses à la distance de trois pieds. Sur ces traverses est établi un pont ou plate-forme de planches et de petites rondelles en bois. Ces embarcations sont pourvues d'une ou deux voiles latines en nattes de fibres de bananier et de tresses qui servent de haubans aux mâts. De chaque bord une rangée de chevilles fait l'office de bastingages et

sert à retenir les objets placés sur le pont, où se trouvent aussi un foyer où l'on entretient du feu, et une jarre pour faire cuire les provisions. La longueur ordinaire des pirogues est de trente pieds, et, dans celles qui sont doubles, le pont ou plate-forme peut avoir vingt-six pieds de long sur dix de large. Toutes ces embarcations manœuvrent fort mal à la pagaie, et ne paraissent pas susceptibles de marcher vite à la voile (Pl. LH — 4).

Le règne végétal de la Nouvelle-Calédonie présente peu d'espèces qui lui soient propres ; les autres plantes appartiennent soit à la flore de la Polynésie, soit à celle de l'Australie. Le règne animal n'offre pas encore de quadrupèdes connus. Les oiseaux, les poissons, les coquilles et les insectes, y sont très-nombreux et d'espèces variées. Quant à la charpente de cette grande île, on a vu qu'elle était d'une nature toute différente de celle qui constitue les îles polynésiennes, et déjà l'on rencontre sur ce point une foule de substances étrangères aux autres localités. Forster soupçonna même que la Calédonie devait offrir quelques pierres précieuses ; et peut-être le fait se vérifiera-t-il dans quelque reconnaissance plus complète que celles dont nous avons le récit. Toujours est-il que les quartz et le mica se sont rencontrés à profusion sur les points que l'on a effleurés.

CHAPITRE XLVII.

ILES ONOU-AFOU, WALLIS, ALLOU-FATOU
ET ROTOUMA.

Au moment où *l'Océanic* quitta les plages ingrates de la Nouvelle-Calédonie, l'intention de son capitaine était de serrer le vent de manière à pouvoir atteindre au moins les îles Gilbert. Cet itinéraire n'avait été ainsi réglé par lui que comme pis-aller, car nous manquions de vivres, et il lui tardait d'atteindre une terre féconde en ressources.

Le vent le servit mieux que ses projets. Au lieu de garder ses allures régulières entre le S. E. et l'E. S. E., il souffla, au sortir du havre Balade, du côté du S. O., avec tous les caractères tempétueux qui signalaient la queue d'un ouragan dont la tête était dans les mers australes. Chassé par lui, *l'Océanic* courut sous son foc et sa misaine, en servant à l'E., de manière à se rapprocher le plus possible des îles Viti. Dans la matinée du 17, nous étions à la hauteur des îles Hébrides, à distance égale des îles Sandwich et Koromango, l'une et l'autre enveloppées de brumes si épaisses, que c'était à peine si l'on